

OBSERVATIONS SUR L'INDÉTERMINABILITÉ DANS LA DIALECTIQUE COMMUNICATIONNELLE

Narcis ZARNESCU
narcis_zarnescu@hotmail.com
Université «Spiru Haret»

Résumé

Pour Aristote, une proposition est vraie si elle correspond à un fait. Pour les Stoïciens, un raisonnement est valide si et seulement s'il est conforme à la forme canonique d'un trope. Mais affirmer cela c'était oublier que la vérité résulte toujours d'un processus de recherche, souvent long et complexe, qui repose sur l'interrogation, le questionnement, bref le dialogue.

Alors qu'en logique standard, la proposition excluait toute dimension énonciative pour se réduire à un simple porteur de valeur de vérité, en logique dialogique chaque proposition est véritablement une proposition émanant d'un interlocuteur qui s'engage sur elle par un acte d'assertion. De plus, un tel acte de discours prend place dans un jeu dialogique (dialogspiel) entre proposant et opposant. Dès lors, chaque proposition prend sens en fonction de son utilisation opératoire dans le jeu dialogique. On ne pense plus en termes d'axiomes, mais de système opératoire. On a là un développement remarquable du paradigme actionnel inauguré notamment par le Frege des Recherches logiques.

Notre intention est donc de démontrer comment en théorie standard des modèles la décision sur la valeur de vérité d'un connecteur ou d'une proposition atomique dans un univers de discours donné reste une décision extra-logique. Dès lors une modélisation adéquate de la dimension dialogique de l'indéterminabilité ou de la véridicité consiste à articuler de façon adéquate validité et vérité, cohérence interne du dialogue et sanction attestée de façon externe. L'indéterminabilité, ainsi que la véridicité, sera le résultat d'un accord dialogique qui suppose au niveau interactionnel que les interlocuteurs reconnaissent leur consistance mutuelle et au niveau transactionnel qu'ils acceptent mutuellement le jugement d'un tiers qui atteste de la vérité des propositions atomiques sur le monde en question.

Mots-clés: indéterminabilité, métareprésentation, acte d'assertion, jeu dialogique

Une question telle que «est-il possible de transmettre l'information indéterminée?» revient à mettre sous le signe du doute l'(ir)réalité de la communication même. Si pour Sperber & Wilson (1998)¹, par exemple, une des causes de l'indétermination dans l'espace des langues standard est la dissymétrie entre *le plus* des représentations

¹ Sperber D., Wilson D., «The mapping between the mental and the public lexicon», in Carruthers P., Boucher J. (eds.), *Language and Thought. Interdisciplinary Themes*, Cambridge University Press., Cambridge, 1998

mentales et *les minus* du vocabulaire, selon Moeschler & Reboul¹, «un terme T est vague si et seulement s'il existe au moins un objet O dans le monde tel qu'on ne puisse pas dire de la proposition *O est T* si elle est vraie ou si elle est fausse». D'autre part, un terme est vague (*fuzzy sets*, Lotfi Zadeh)², s'il admet l'existence de cas limites: l'intension du terme est précise et son extension indéterminée. Ainsi, une proposition contenant un mot vague dont le référent représente un cas limite d'application ne peut pas recevoir une valeur de vérité sûre. Elle sera donc *vériconditionnellement indécidable*³.

Mais – semble-t-il – que les modèles de Sperber & Wilson ou Moeschler & Reboul, ainsi que ceux de Black (*fringe*, 1937/1997)⁴ ou Fine (1975/1997)⁵ ne réussissent pas à expliquer d'une manière cohérente les mécanismes de l'indéterminabilité dans la dialectique de la communication. On pourrait cependant esquisser un *fuzzy spelling* (N. Zărnescu)⁶ ou «correction diffuse» des disfonctionnalités décelées jusqu'à présent en pratiquant une relecture de la théorie de la pertinence qui fait la distinction entre l'usage descriptif et l'usage interprétatif du langage. Lorsqu'un énoncé est employé en description, sa forme propositionnelle représente un état de choses réel ou désirable. En revanche, quand un énoncé est utilisé pour représenter une pensée ou un autre énoncé, il est en usage interprétatif. Le degré à partir duquel l'approximation devient inacceptable varie avec le contexte. Une proposition est tout à fait acceptable lorsque toutes ses implications logiques et contextuelles sont vraies. Elle serait inacceptable si l'auditeur auquel la proposition est adressée ne savait en dériver aucune description vraie de l'état de choses qu'elle représente. Entre ces deux pôles, il y a tout un continuum de degrés d'acceptabilité. Wilson & Sperber (2000)⁷

¹ Moeschler J., Reboul A., *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Seuil, Paris, 1994, p. 375.

² Zadeh L., «Fuzzy sets», *Information and control* 8, 1965, p. 338-353.

³ Kleiber G., «Quelques réflexions sur le vague dans les langues naturelles», in *Etudes de linguistique générale et de linguistique latine offertes en hommage à Guy Serbat*, Bibliothèque de l'Information, Paris, 1987, 161-162.

⁴ Black M., «Vagueness: an exercise in logical analysis», in Keefe R., Smith P. (eds), *Vagueness: A Reader*, The MIT Press, Cambridge (Mass.), 1937/1997, p. 69-81.

⁵ Fine K., *Vagueness, truth and logic*, in Keefe R., Smith P. (eds), *Vagueness: A Reader*, The MIT Press, Cambridge (Mass.), 1975, p. 119-150.

⁶ Zărnescu, Narcis et alii., «Fuzzy sets and fuzzy spelling» in Kevin Ryan (ed.), *Proceedings of the 27th West Coast Conference on Formal Linguistics Poster Session*, 2008.

⁷ Wilson D., Sperber D., «Truthfulness and relevance», *Working Papers in Linguistics* 12, University College London, 2000, p. 215-254.

soutiennent que les emplois approximatifs ne posent pas problème aux locuteurs et aux interlocuteurs, qui ne se rendent même pas compte de leur occurrence.

La notion d'usage interprétatif implique celle de ressemblance entre formes propositionnelles et cette ressemblance peut-être plus au moins grande selon les cas. Lorsqu'un locuteur fait un usage interprétatif du langage, son but n'est pas de produire une assertion vraie sur le monde, mais de fournir une reproduction suffisamment fidèle de l'énoncé ou de la pensée représentée. Il y a des exemples d'usage interprétatif où le marqueur linguistique est absent, la dérivation du sens ne reposant alors que sur la partie inférentielle de la communication. On parle alors d'usage interprétatif *tacite*. Dans d'autres cas, le locuteur indique explicitement à son interlocuteur que son énoncé est utilisé en interprétation par l'emploi de marques lexicales ou grammaticales.

Dans le domaine de la communication verbale, la prise en compte des phénomènes de métareprésentation remonte aux travaux de Grice¹, et à sa vision inférentielle de la communication. En effet, dans le modèle gricéen, tout acte de communication requiert la manipulation de métareprésentations complexes. Plus spécifiquement, pour interpréter un énoncé, l'auditeur doit transformer un énoncé attribué en une pensée attribuée. En d'autres termes, le message communiqué constitue en lui-même une métareprésentation.

Les orientations théoriques des linguistes et des psychologues du raisonnement, focalisé sur le phénomène de la causalité dans le discours, sont fondamentalement les mêmes, à savoir l'orientation postgricéenne en pragmatique². Les pragmaticiens, qu'ils travaillent sur des questions théoriques ou descriptives, orientent depuis peu leurs recherches vers la mise à l'épreuve expérimentale de leurs hypothèses³. Certains thèmes de recherche communs sont abordés de manière assez différente par les psychologues et les linguistes. Par exemple, la causalité est un terrain de

¹ Grice, H.P., «Presupposition and conversational analysis», in COLE P. (ed.), *Radical Pragmatics*, Academic Press, New York, 1981, p. 167-181.

² Sperber D., Wilson D., *Relevance. Communication and Cognition*, Oxford, Basil Blackwell, 2nd ed., 1995; Wilson, D., Sperber, D., *Relevance Theory*, in Horn, L., Ward, G. (eds), *The Handbook of Pragmatics*, Basil Blackwell, Oxford, 2004, p. 607-632.

³ Noveck, I., Sperber, D. (eds), *Experimental Pragmatics*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2004.

recherche très bien documenté dans les deux disciplines, mais avec peu de connexions¹.

À un niveau général, Wilson² a défini la métareprésentation comme «la représentation d'une représentation: une représentation de haut niveau dans laquelle une représentation de bas niveau est enchâssée». Plus concrètement, la représentation de haut niveau peut être une pensée ou un énoncé, ce qui reflète la possibilité qu'une métareprésentation puisse être publique ou privée. Quant à la représentation de bas niveau, il peut également s'agir d'une pensée ou d'un énoncé mais aussi d'une représentation abstraite. Sperber³ a postulé l'existence de trois sous-catégories d'usage interprétatif: métacommunicatif, métacognitif et métalogue. L'usage métacommunicatif traite les représentations d'énoncés, et l'usage métacognitif traite les états mentaux ainsi que la capacité des êtres humains à raisonner sur des états mentaux. En d'autres termes, l'usage métacognitif correspond à la théorie de l'esprit. Il est à remarquer que ces deux types d'usages interprétatifs interviennent dans certains emplois des connecteurs pragmatiques. Par exemple, un connecteur pragmatique (*parce que*) peut introduire un lien causal entre deux propositions ou, plus précisément, entre deux événements. Mais le même connecteur peut mettre en relation une proposition et une croyance du locuteur ou une proposition avec un acte de langage. À préciser que le choix du connecteur *parce que* se justifie pour deux raisons. Premièrement, ce connecteur peut être utilisé aux trois niveaux postulés (cf. aussi *infra*), ce qui n'est pas le cas de tous les connecteurs. Cette propriété de *parce que* représente un avantage certain pour l'analyse car il permet d'étudier le décours développemental des trois types emplois des connecteurs en limitant le nombre de variables. Deuxièmement, bien que la construction d'énoncés dans les trois domaines nécessite en principe les mêmes compétences cognitives pour tous les connecteurs, certains sont acquis – dans l'horizon ontogénétique - plus tardivement pour d'autres raisons. En même temps, dans la plupart des langues (notamment les langues romanes et germaniques), l'expression d'une relation causale par un connecteur (par exemple fr. *parce que*, it. *perché*, angl. *because*, all. *weil*)

¹ Moeschler, J., « L'expression de la causalité en français », *Cahiers de Linguistique Française* 25, 2003, p. 11-42.

² Wilson, D., «Metarepresentation in linguistic communication», in Sperber D. (ed.), *Metarepresentations*, Oxford University Press, Oxford, 2000, p. 127.

³ Sperber, D., «Intuitive and reflective beliefs», *Mind & Language* 12, 1997, p. 67-83; Sperber, D., Wilson, D., «Pragmatics, modularity and mind-reading», *Mind & Language* 17 2002, p. 3-23.

présente l'ordre *conséquence-cause* et non *cause-conséquence*. En revanche, si les constituants du discours sont présentés dans l'ordre de leur réalisation, la lecture causale n'est plus conservée et invite à une inférence de la cause à la conséquence (ordre *causeconséquence*). La question que le linguiste se pose lorsque qu'il est confronté à ce type de données est de savoir si la prééminence de l'ordre *conséquence-cause* associé aux connecteurs causaux relève de l'arbitraire du langage ou de l'économie cognitive. En effet, les études en psychologie du raisonnement (Ahn & Nosek 1998, Waldmann 2000 et 2001)¹ qui se sont intéressées au raisonnement causal, notamment aux heuristiques utilisées par les sujets dans le raisonnement causal et aux prédictions dans l'apprentissage concluent toutes que les sujets ont des préférences pour le raisonnement de la cause à l'effet.²

Dans le domaine plus spécifiquement linguistique, notamment la sémantique du discours³, une différence importante est faite, en termes de Relations de Discours⁴. On distingue ainsi entre la relation qui permet l'inférence causale ou Explication, présentant l'ordre *conséquence-cause*, et la relation entre un événement cause et son état/événement résultant/résultat, présentant l'ordre *cause-conséquence*. Mais aucune différence pragmatique de portée cognitive n'en a été tirée, même si le fait de différencier *Explication* et *Résultat* permet de penser qu'il s'agit de deux Relations de Discours, et donc de deux types de processus de compréhension différentes. Enfin, en pragmatique inférentielle, si la causalité a toujours été considérée comme une forme d'enrichissement pragmatique, soit au niveau des implicatures-I⁵, soit au niveau des

¹ Ahn, W.K., Nosek, B.A., «Heuristics used in reasoning with multiple causes and effects», *Proceedings of the 20th Annual Conference of the Cognitive Science Society*, Mahwah, Erlbaum Associates, 1998, p. 24-29; Waldman, M.R., « Competition among causes but not effects in predictives and diagnostic learning», *Journal of Experimental Psychology: Learning, Memory and Cognition* 26(1), 2000, p. 53-76; Idem (2001), « Predictive versus diagnostic causal learning : evidence forme an overshadowing paradigm», *Psychonomci Bulletin & Review* 8, p. 600-608.

² Par exemple, Ahn et Nosek se sont intéressés aux jugements de probabilité conjonctive (la probabilité d'une conjonction est plus haute que la probabilité de ses constituants) appliqués aux causes communes (conjonction de causes) et aux effets communs (conjonction d'effets).

³ Asher, N., Lascarides, A., *Logics of Conversation*, Cambridge University Press, Cambridge, 2003.

⁴ Mann, W., Thompson, S. «Rhetorical Structure Theory: towards a functional theory of text organization», *Text* 8, 1988, p. 243-81.

⁵ Levinson, S.C., *Pragmatics*, Cambridge University Press, Cambridge, 1983; idem *Presumptive Meanings. The Theory of Generalized Conversational Implicature*, MIT Press, Cambridge (Mass.), 2000,

explicitations¹, aucune conséquence sur l'ordre *conséquence-cause* et son rôle cognitif n'a été tirée. En résumé, sur la base des modèles ci-dessus, on peut distinguer trois types de discours et corollairement trois types de lectures: (i) la lecture *causale*, caractérisée en discours par l'ordre *conséquence-cause*; (ii) la lecture *inférentielle*, caractérisée en discours par l'ordre *cause-conséquence*; (iii) la lecture *temporelle*, caractérisée en discours par l'ordre séquentiel d'événements non connectés causalement. La confrontation des modèles montre donc que les interprétations *causales*, *temporelles* et *inférentielles* ne sont pas du seul fait de l'encodage linguistique, mais font intervenir des considérations pragmatiques: l'interprétation gricéenne de la lecture temporelle recourra à la maxime d'ordre²; l'interprétation temporelle ou causale renvoie chez Levinson³ au principe d'informativité autorisant l'interlocuteur à inférer la lecture la plus informative consistante avec ce qu'il sait; d'après l'approche pertinentiste, les lectures temporelles ou causales sont le résultat de l'explicitation ou de l'implication de l'énoncé⁴.

Dans le cadre de ses travaux en linguistique cognitive, Sweetser⁵ propose quant à elle une triple distinction entre les relations portant sur le contenu, les relations épistémiques et celles portant sur les actes de langage. Le fait que certains connecteurs puissent être utilisés dans un des domaines pragmatiques mais pas dans l'autre prouve qu'une simple distinction binaire ne permet pas de capter certaines propriétés distinctives entre les connecteurs. Certains auteurs ont toutefois critiqué la classification de Sweetser en argumentant que mettre ces trois catégories au même niveau occulte le fait que les catégories *épistémique* et *acte de langage* ont nettement plus de similitudes entre elles qu'avec la catégorie *contenu*. C'est pourquoi, Verstraete⁶ a par exemple proposé d'en faire deux sous-catégories de relations pragmatiques, afin de bénéficier de la précision accrue de cette classification tout en observant une différence de niveau entre les relations.

¹ Wilson, D, Sperber, D., «Forme linguistique et pertinence», *Cahiers de Linguistique Française* 11, 1990, p. 13-35 ; idem, «Pragmatique et temps», *Langages* 112, 1993, p. 8-25.

² Grice, *loc. cit.*

³ Levinson, 2000, *loc. cit.*

⁴ Wilson, Sperber, *loc. cit.*, 1993; Carston, R., *Thoughts and Utterances. The Pragmatics of Explicit Communication*, Blackwell, Oxford, 2002.

⁵ Sweetser, E., *From Etymology to Pragmatics*, Cambridge University Press, Cambridge, 1990.

⁶ Verstaete, J.-C., *A semiotic model for the description of levels in conjunction. External, internal-modal and internal speech-functional*, *Functions of Language* 5, 1998, p. 179-211.

Si l'on change de perspective, afin de mieux expliquer le comportement et l'interprétation des adverbes¹ ou des prépositions du type *pendant* et *en*², la théorie des arguments événements inaugure des horizons herméneutiques inattendus dans l'évaluation de la structure logique des prédicats verbaux, par exemple. Ces expressions interagissent avec la structuration des éventualités et entraînent un impact sur leur individuation, en servant aussi de tests pour différencier les types d'éventualités. Ainsi, la décomposition lexicale des prédicats en événement causal, en événement de changement et en état résultant³ est *visible* à la modification adverbiale⁴. Le GP *pendant*+*SNtemps* est le représentant-type des compléments de durée et jouit d'un statut privilégié, voire exclusif dans certaines théories⁵. L'une des raisons est que «*pendant* n'est que temporel»⁶, contrairement à d'autres prépositions qui peuvent avoir plusieurs significations sémantiques. Il existe un consensus pour définir la sémantique de *pendant*⁷ comme ayant pour domaine d'application les éventualités atéliques, les états et les activités, ce qui en fait un test fiable pour discriminer ces types de situation des éventualités téliques.

Bien que le caractère asymétrique de la relation causale fût observée depuis longtemps par Hume, les conséquences sur le plan

¹ Davidson, D., *The logical form of action sentences*, in Rescher, N. (ed.), *The Logic of Decision and Action*, University of Pittsburgh Press, Pittsburgh, 1967, p. 81-95.

² Khallouqi, A., «Sous-détermination linguistique, distinction massif/comptable et interprétation aspectuelle», *Cahiers de Linguistique Française* 25, 2003, p. 167-185.

³ Dowty, D.R., *Word Meaning and Montague Grammar*, Dordrecht, Kluwer, 1978; François, J., *Changement, causation, action. Trois catégories sémantiques fondamentales du lexique verbal français et allemand*, Droz, Genève, 1989.; idem, «Les caractères aspectuels et participatifs des prédications verbales et la transivité», *Bulletin de la Société Linguistique de Paris*, XCIV(1), 1999, p. 139-184; Rappaport Hovav, M., Levin, B., «Building verb meanings», in Butt, M., Geuder, W. (eds), *The Projection of Arguments. Lexical and Compositional Factors*, CLSI Publications, Stanford, 1998, p. 97-134; Pustejovsky, J., «The syntax of event structure», *Cognition* 41, 1991, p. 47-81.

⁴ Tenny, C., «Core events and adverbial modification», in Tenny, C., Pustejovsky J (eds), *Events as Grammatical Objects*, CLSI Publications, Stanford, 2000, p. 285-334.

⁵ Verkuyl, H., «Aspectual classes and aspectual composition», *Linguistics and Philosophy* 12, 1989, p. 39-94; idem, *A Theory of Aspectuality. The Interaction between Temporal and Atemporal Structure*, Cambridge University Press, Cambridge, 1993.

⁶ Berthonneau, A-M., «*Pendant* et *pour*, variations sur la durée et donation de la référence», *Langue Française* 91, 1991, p. 102-124.

⁷ Borillo, A., «*Pendant* et la spécification temporelle de durée», *Cahiers de Grammaire* 8, 1984, p. 57-75; Filip, H., *Aspect, Eventuality Types, and Noun Phrase Semantics*, Garland, New York, 1999; Sthioul, B., «Aspect et inférence», *Cahiers de Linguistique Française* 22, 2000, p. 165-187; Tenny, C., *Aspectual Roles and the Syntax-semantics Interface*, Dordrecht, Kluwer, 1994.

linguistique n'en ont pas été tirées. On pourrait en effet supposer que le discours causal soit simplement une méthode inverse de présentation des événements du discours temporel, et que les locuteurs auraient le choix entre l'ordre *conséquence-cause* (discours causal) et l'ordre *causeconséquence* (discours inférentiel). Un argument fort en faveur de cette analyse est la valeur de vérité des discours.

Pour Aristote, une proposition est vraie si elle correspond à un fait.¹ Pour les Stoïciens, un raisonnement est valide si et seulement s'il est conforme à la forme canonique d'un trope.² Mais c'était oublier que la vérité résulte toujours d'un processus de recherche, souvent long et complexe, qui repose sur l'interrogation, le questionnement, bref le dialogue. Les Mégariques le savaient qui pensaient que tout usage de la rationalité est «dialectique», c'est-à-dire dialogique, et Frege³ rappelait pertinemment que toute connaissance se construit comme réponse à une question.⁴ Le dialogue a donc fondamentalement deux dimensions: interactionnelle et transactionnelle⁵. C'est d'abord une *interaction langagière* qui, se déployant en un processus imprévisible, résulte d'une coopération conjointe entre au moins deux interlocuteurs qui interagissent en mobilisant des modèles projectifs de dialogues. Mais cette interaction n'a pas sa finalité en elle-même. *Hétéronome*, elle est tributaire de finalités transactionnelles, intersubjectives et intramondaines. La *transaction intersubjective* est ce mouvement par lequel les interlocuteurs se reconnaissent mutuellement comme colocuteurs dans leurs dimensions psychologique, sociale, idéologique, etc. La *transaction intramondaine* met en cause le rapport des co-agents au

¹ Cf. Aristote (*Catégories*, tr. J. Tricot, Paris, Vrin, 1969: 14b15-22, 70): «Si, en effet, l'homme existe, la proposition par laquelle nous disons que l'homme existe est vraie aussi [...] car c'est de l'existence de la chose ou de sa non-existence que dépend la vérité ou la fausseté de la proposition». C'est l'origine de la définition correspondantiste de la vérité. On notera toutefois que la *dialectique* aristotélicienne fait place à une dimension explicitement dialogique de l'argumentation, cf. Aristote (*Les Topiques*, tr. J. Tricot, Paris, Vrin, 1965 : 313-368).

² Le premier trope: «Si le premier, alors le second, or le premier, donc le second» correspond au *Modus ponens* qui constitue la règle d'inférence de la plupart des systèmes logiques. Le second trope: «Si le premier, alors le second, or pas le second, donc pas le premier» sera désigné par la Scolastique comme le *Modus tollendo tollens*.

³ Frege, G., «Recherches logiques, la pensée», tr. Cl. Imbert, *Écrits logiques et philosophiques*, Seuil, Paris, 1971, p. 176.

⁴ Cette idée fut développée par Collingwood (*An Essay on Metaphysics*, Oxford, Clarendon Press, 1940, rééd. R. Martin, 1998) qui précise que l'affirmation (affirmative ou négative) et la question à laquelle elle répond partagent les mêmes présupposés.

⁵ Vernant, D., *Du Discours à l'action*, PUF, Paris, 1997, p. 87-107.

problème qu'ils rencontrent dans une situation qu'ils partagent. Dans ce cadre théorique, il convient d'abord de clairement distinguer entre véracité et véridicité. La *véracité* est le fait de dire ce que l'on croit vrai, l'opposition est alors entre être sincère ou mentir. La question est alors purement celle de l'*expression* exacte ou fallacieuse de la croyance du locuteur, que cette croyance soit vraie ou fausse. Est en cause exclusivement l'aspect intersubjectif.

Si la logique standard, héritière du calcul propositionnel des Stoïciens et de la syllogistique aristotélicienne, demeure monologique, sont apparues au début des années soixante des logiques dialogiques qui, comme systèmes formels, posent la question de la vérité. La logique dialogique naquit de préoccupations fondationnelles.¹ Pour rendre compte des questions métalogiques, Lorenzen (1967: 7-14)² conçut une *logique opérative* qui, par simple modification d'une de ses règles, rendait compte aussi bien d'une logique intuitionniste que standard. La proposition n'était plus définie en termes de vérité et de procédure tabulaire de décision, ni de preuve constructive, mais de coups dans un jeu dialogique défini par des règles constitutives. Ce jeu fini à somme nulle oppose deux interlocuteurs: le *proposant* (*P*) et l'*opposant* (*O*), chacun, à tour de rôle, attaquant et défendant. Le jeu est défini par des règles locales d'usage des opérateurs logiques et des règles structurelles globales. Un tel système constitue en fait une «dialogisation» de la logique classique ou intuitionniste: le jeu procède toujours par décomposition structurale des propositions et s'appuie sur les règles habituelles de fonctionnement des opérateurs logiques. La *dimension pragmatique* en logique est introduite explicitement. Alors qu'en logique standard, la proposition excluait toute dimension énonciative pour se réduire à un simple porteur de valeur de vérité, en logique dialogique chaque proposition est véritablement une *proposition* émanant d'un interlocuteur qui s'*engage* sur elle par un *acte d'assertion*. De plus, un tel acte de discours prend place dans un jeu dialogique (*dialogspiel*) entre proposant et opposant. Dès lors, chaque proposition prend sens en fonction de son utilisation opératoire dans le jeu dialogique. On ne pense plus en termes d'axiomes, mais de système opératoire. On a là un

¹ Lorenzen, P., *Einführung in die operative Logik und Mathematik*, Göttingen, Springer-Verlag, 1955; idem, «Logik und Agon» (texte d'une conférence donnée à Venise en 1958), rééd. in P. Lorenzen et K. Lorenz *Dialogische Logik*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1960. (1955, 1960), Lorenz (1961).

² Lorenzen P., *Métamathématiques*, Intro. et tr. J.-B. Grize, Paris, Gauthier-Villars, 1967.

développement remarquable du paradigme actionnel inauguré notamment par le Frege des *Recherches logiques*.

À la différence de Lorenzen, Hintikka¹ propose un «jeu d'extérieur» qui se veut formalisation de la recherche d'une vérité non pas formelle, mais matérielle. Un tel jeu présente le mérite de rendre compte sémantiquement des opérations de quantification et d'assignation de valeurs aux fonctions propositionnelles. Dans une perspective pragmatique inspirée de Wittgenstein, Hintikka considère que la pratique discursive constitue une activité interactionnelle directement liée à des fins extra-langagières. Ainsi Hintikka réinterprète-t-il la quantification comme un *jeu de recherche* entre un joueur et le monde. Se déploie alors un dialogue entre *Moi (M)* qui cherche à *vérifier* quelque chose et la *Nature (N)* qui ne peut que *falsifier*. Ce jeu à information parfaite et à somme nulle suppose déterminée une *interprétation* qui admet un monde dans lequel est spécifié un domaine d'individus *Di*, où sont définis les prédicats en cause et par lequel s'évaluent les propositions atomiques. Il se joue selon les règles suivantes: 1. Conjonction : *Nature* choisit une des propositions conjointes; 2. Disjonction : *Moi* choisit une des propositions disjointes; 3. Conditionnel : *Moi* choisit la négation de l'antécédent ou le conséquent; 4. Existentielle : *Moi* choisit un individu approprié du *Di* ; 5. Universelle: *Nature* choisit un membre quelconque du *Di* ; 6. Négation: on inverse les rôles des deux joueurs; 7. Vérité: si *Moi* affirme une proposition atomique qui se trouve vraie dans le monde considéré, il a gagné, sinon il a perdu.

La vérité logique, ou *validité* formelle, peut toutefois être atteinte comme cas limite de vérité matérielle dans tous les mondes possibles, (cf. Hintikka 1994: 150). On retrouve alors les «jeux logiques» en testant les propositions non par référence à un monde donné, mais en considérant *a priori* tous les cas possibles et en se servant des propositions atomiques admises par la *Nature*. Dans le système hintikkien des mondes, l'indéterminabilité devient contrôlable et donc supprimable.² Mais

¹ Hintikka (Hintikka, J., *Les fondements d'une théorie du langage*, tr. N. Lavand, PUF, Paris, 1994, p. 151-152, p. 160-161) distingue «jeux d'extérieur», de découverte effective, et «jeux d'intérieur», jeux de preuve inférentielle. Pour Rahman & Keiff (2004), on peut aisément introduire la considération de la vérité matérielle en logique dialogique en faisant assumer initialement un stock de propositions atomiques par l'opposant (Rahman, S., Keiff, L., «On How to Be a Dialogician», in D. Vanderveken (éd.), *Logic, Thought and Action*, Dordrecht, Kluwer, 2004, p. 8, 10).

² La théorie des jeux sémantiques d'Hintikka permet un traitement relativement aisé de la *dépendance quantificationnelle* dans le cas d'une quantification mixte, cf. Vernant (Vernant D., *Introduction à la logique standard*, Flammarion, Paris, 2001, § 3.3.3). La

comme en théorie standard des modèles, il est clair que la décision sur la valeur de vérité d'un connecteur ou d'une proposition atomique dans un univers de discours donné reste une décision *extra-logique*. Dès lors une modélisation adéquate de la dimension dialogique de l'indéterminabilité ou de la véridicité consiste à articuler de façon adéquate validité et vérité, cohérence interne du dialogue et sanction attestée de façon externe. L'indéterminabilité, ainsi que la *véridicité*, sera le résultat d'un accord dialogique qui suppose au niveau interactionnel que les interlocuteurs reconnaissent leur consistance mutuelle et au niveau transactionnel qu'ils acceptent mutuellement le jugement d'un tiers qui atteste de la vérité des propositions atomiques sur le monde en question. Les connecteurs comme les propositions *atomiques* assertées par chaque interlocuteur seront donc vérifiées par une procédure transactionnelle *acceptée conjointement* par les deux interlocuteurs: chaque proposition sera alors admise pour vraie, fausse ou de valeur inconnue – dimensions dont l'ambiguïté pourrait jaillir n'importe quand aux détours de la dialectique communicationnelle.

Bibliographie

Batt, M., Trognon, A., Vernant, D., «De la persistance d'une croyance malgré l'interaction», *Psychologie de l'interaction* 17, *La croyance en question*, Éric Grillo (éd.), Nancy, 2004

Hintikka, J., *Les fondements d'une théorie du langage*, tr. N. Lavand, PUF, Paris, 1994

Lorenz, K., «Basic Objectives of Dialogue Logic in Historical Perspective», *Synthese* 127, 2001

Rahman, S., Keiff, L., «On How to Be a Dialogician», in D. Vanderveken (éd.), *Logic, Thought and Action*, Dordrecht, Kluwer, 2004

Van Eemeren, F., Grootendorst, R., *La nouvelle dialectique*, tr. fr. Kimé, Paris, 1996

Vernant, D., «Pour une logique dialogique de la dénégation», in Armengaud, F., Popelard, M.-D., Vernant, D. (éds), *Du Dialogue au texte, autour de Francis Jacques*, Kimé, Paris, 2003

Walton, D.N., Krabbe, E.C.W., *Commitment in Dialogue*, State University of New-York, 1995

question réciproque de l'indépendance d'un quantificateur a donné naissance à l'*Independence-Friendly Logic* d'Hintikka. Si elle est équivalente à la théorie des modèles issue de Tarski, cette *IF logic* s'avère, selon Hintikka, plus apte à formaliser le langage naturel que la logique standard.

